



**TITRE:** LA MAISON AUX DEUX FENÊTRES OU LANGUE ET IDÉOLOGIE CHEZ TAHAR BEKRI

**AUTEUR:** MUSTAPHA TRABELSI, UNIVERSITÉ DE SFAX

**REVUE:** *CIRCULA*, NUMÉROS 13-14 : *LANGUES ET IDÉOLOGIES AU MAGHREB*

**DIRECTEUR:** FOUED LAROUCI, UNIVERSITÉ DE ROUEN NORMANDIE

**ÉDITEUR:** LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHEBROOKE

**ANNÉES:** 2021

**PAGES:** 208 - 218

**ISSN:** 2369-6761

**URI:** [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/19270](http://hdl.handle.net/11143/19270)

**DOI:** [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/19270](https://doi.org/10.17118/11143/19270)

# La maison aux deux fenêtres ou langue et idéologie chez Tahar Bekri

Mustapha Trabelsi, Université de Sfax  
mutrabelsi@gmail.com

Aujourd'hui, il est rarissime de recourir à la notion d'idéologie dans la lecture des faits littéraires. Elle semble avoir connu son chant du cygne à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Tahar Bekri ne dit-il pas que la lecture idéologique « est souvent une attitude négative et directrice. Le critique est un juge et non un explorateur des dimensions cachées de l'œuvre » ? (Bekri, 1991 : 77) Pour autant, en avons-nous fini avec l'idéologie dans les études littéraires ? Selon Maingueneau, les études littéraires ont « du mal à se passer d'une notion comme celle de l'idéologie, qui implique tout naturellement la recherche de significations cachées. » (Maingueneau, 2007). L'« attitude herméneutique » (Maingueneau, 2012 : 11) dans lequel se trouvent pris les textes littéraires conduit le lecteur à traquer des significations enfouies. Ainsi, n'est-il pas rare de s'interroger, surtout dans le cadre des revendications identitaires, sur les rapports entre langues et idéologies au Maghreb. Au nom de l'uniformité de la nation et d'un modèle linguistique, en cherchant à consolider le sentiment d'appartenance à la patrie par le biais d'une langue commune, on avait souvent dénigré et mis à l'index la pluralité linguistique. L'imposition du monolinguisme comme valeur culturelle et identitaire collective se fait au nom d'une idéologie linguistique nationale. Ce rejet se cristallise surtout dans le discours idéologique relatif à la langue française et à son utilisation dans ce qu'on appelle aujourd'hui « littérature maghrébine d'expression française ».

La polémique autour de l'idéologie linguistique remonte aux années soixante : « Drame du langage » et « langue comme exil » (Malek Haddad), « langue comme butin de guerre » (Kateb Yacine), « langue de l'Autre comme moyen de découverte de soi » (Mohamed Dib), « langue de sang » (Assia Djebar), « la langue française, c'est une passion » (Rachid Boudjedra), « bi-langue comme exil » (Abdelkébir Khatibi) ... Voici quelques expressions employées pour parler de cette « hybridation » chez certains écrivains maghrébins. Cette question « obsédante du débat littéraire [...] se fait aux dépens des œuvres elles-mêmes, leur lecture, leur critique » rappelle cependant Bekri (Bekri, 1994 : 76). Les écrivains francophones sont par ailleurs qualifiés de « produits du colonialisme » et « complices du néocolonialisme ». Le poète tunisien rappelle dans ce sens :

Les controverses et polémiques continuent à régner sur la littérature maghrébine d'expression française et à empêcher toute analyse heureuse. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'une des principales causes de ce débat passionné reste : la question de la langue d'écriture. Autrement, écrire dans la langue de l'autre, écrire en langue française. L'écrivain maghrébin,

à cause de la langue d'écriture, se trouve dans une situation inconfortable, créant un malaise chez lui qui peut atteindre le silence. (Bekri, 1994 : 76)

Mais que représente la langue de l'Autre pour l'écrivain maghrébin ? Le français n'est pas un simple moyen de communication, rien qu'un support : il est, comme le rappelle Laroussi, « un contenu identitaire, un vécu social, une appropriation, une histoire d'amour, pour employer l'expression de Khatibi » (Laroussi, 2004 : 182). Bekri est plus explicite, en refusant l'opposition langue française et identité, la réduction de l'identité à une dimension héréditaire ou à la seule culture traditionnelle :

Il ne faut pas dès lors limiter la langue à un support. Si une voix court tant de pérégrinations, c'est qu'elle attend au bout du voyage une écoute. C'est cette écoute qui me paraît urgente, car, au-delà du support linguistique, cet invité voudrait dire à son hôte que toutes les langues se valent et que toute langue perdue est une part de l'Homme qui s'en va. (Bekri, 1994 : 236).

La langue de l'Autre lui offre une ouverture sur le monde<sup>1</sup>, l'hospitalité sans laquelle il risquerait de glisser dans le soliloque appauvrissant. Cette hospitalité qui accueille la « parole de l'étranger » (Derrida et Dufourmantelle, 1997 : 29) et lui *donne lieu* procure le plaisir d'habiter la langue et favorise par conséquent une résistance contre l'être figé et clos :

Pardonne-moi cette halte

Pour dire bonjour

Au nouveau monde

A des frères et sœurs

qui disent

Bienvenue

Vous nous faites plaisir

Comme un beau chant

ne craignez pas le vent

Il est libre

Toujours naissant (Bekri, 2009 : 17).

Cette extraterritorialité, pour reprendre un terme cher à Steiner, ne « déloge » pas pour autant Bekri ni de son espace ni de sa langue maternelle. Sa poésie favorise le détour, les traversées temporelles, spatiales et imaginaires :

---

1. « J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français », avoue Kateb Yacine.

Brûlé par le souvenir  
Il arborait des palmeraies absentes  
La voix tremblée et la savate lente  
Confondu par les vignes vierges  
Le long des murs blafards  
S'avivaient en bataille ses silences (Bekri, 2002 : 10).

Parler dans la langue de l'Autre n'est pas ainsi vécu chez Bekri comme un drame, un « déracinement » ou même « perte d'identité » :

Je peux dire que mes derniers livres ne sont pas très nostalgiques parce que je vais maintenant vers l'autre. Je découvre et je continue d'être émerveillé par le monde. S'il y a donc un aspect positif dans l'exil, c'est bien celui-là : la découverte de l'autre. [...] Mon exil est sous le signe de la rencontre (Bekri, 1985).

Ce choix délibéré n'est nullement un renoncement à la langue maternelle : « La langue arabe est si enracinée en moi que je n'ai jamais eu peur de la langue française, peur qu'elle me déracine ou qu'elle menace mon identité », déclare-t-il en 2016, lors d'une rencontre organisée par l'association France Tunisie<sup>2</sup>. Bekri serait dépositaire, selon l'expression de Fishman, d'une « double » identité (cité par Gadet et Varro, 2006 : 20). Certains textes écrits en arabe en témoignent : *Exils* (1979), *Poèmes à Selma* (1989), *Journal de neige et de feu* (1997), pour ne citer que quelques-uns. D'autres sont bilingues : *Le vent sans abri* (2002), *Si la musique doit mourir* (2011), *Au souvenir de Yunus Emre* (2012). Ce bilinguisme, précise Bekri, remonte à l'enfance :

À six ans, j'ai appris donc à écrire de droite à gauche et de gauche à droite. Il s'agit de l'arabe dit littéral, classique et le français. Mes instituteurs étaient tunisiens et français, venant de la Corse ou de Bretagne, pour la plupart [...]. À la maison, nous utilisons en famille, l'arabe dialectal tunisien qui est ma vraie langue maternelle. Mon père, qui était fonctionnaire sous l'Administration coloniale française puis tunisienne et bien qu'il ait été de culture arabo-islamique solide, employait de nombreux termes techniques français dans son parler quotidien. Il y a parfois des mots italiens ou même, espagnols qui traversent la communication, naturellement, comme s'ils avaient toujours fait partie intégrante de la langue arabe parlée. (Bekri, 1999 : 73-74)

Cette justification d'ordre autobiographique est insuffisante pour expliquer la raison pour laquelle il écrit en français. L'ancien prisonnier de Borj Erroumi s'évade vers une autre réalité, une autre langue, un autre genre littéraire, un autre imaginaire :

---

2. Cité par TAP, 24 mars 2016.

Mais aujourd'hui encore, j'essaie de comprendre pourquoi je n'ai pas cherché à exprimer cela en prose, par la fiction, par la narration. Je crois, mais je ne suis pas sûr que cela est dû, chez moi, à ce sentiment que la prose est trop explicite, trop explicative. La parole en prose supprime tout mystère dans le langage, elle est trop bavarde, elle ne fait pas l'économie des mots, veut donner un sens à tout, elle s'appauvrit à force d'exercice de style. J'aime quant à moi, à m'exprimer avec des métaphores, des images, des mots poétiques, qui évoquent et expliquent, qui font allusion et non qui donnent des leçons, qui posent des questions et non qui répondent. (Bekri, 1999 : 106)

Le recours à la poésie est un moyen de tricher et de remodeler la langue. La nouvelle écriture est illustrative de l'imaginaire poétique de Bekri. Son exil dans le pays et la langue de l'Autre n'est pas une fuite ou une trahison, mais une « résistance à la servitude, une quête de dignité et une lutte pour la liberté » (Kéfi, 1997 : 46). Locataire dans cette langue ? Il est plutôt invité dans une maison hospitalière où il participe de la vie même de la langue en lui « insufflant [ses] propres itinéraires et démarches » (Bekri, 1994 : 213). Son univers poétique est peuplé d'émotions, de mystères et d'images métaphoriques. L'Ailleurs, comme l'Autre, est sollicité, convoité, apprivoisé :

Tu es la mer  
Je suis la barque  
J'aime ta main l'écume  
emporte-moi vague  
mes mouettes sont tes rivages (Bekri, 1978 : 2).

La traversée spatiale se mue en traversée temporelle et identitaire, en voyage initiatique. L'identité n'est plus synonyme de poncifs ou d'expressions figées dans un espace clos, elle est différence et liberté. Chez « ce poète de l'élément plus que de l'évènement » selon l'heureuse expression de Bernard Magnier<sup>3</sup>, la mer, mouvante et infinie, figure matricielle, devient métaphoriquement cet espace nomade, transfrontalier, qui sépare et relie à la fois des terres et des êtres :

Il invite la mer  
Dans les bras de la ville sourde  
Marcheur inconsolable (Bekri, 2002 : 9).

Bekri construit, avec sa « parole de l'étranger », une poétique de la co-existence et du métissage culturel entre différentes rives. La mer, hautement symbolique, rapproche les choses et les hommes. Elle est pour le poète libération et régénérescence :

---

3. Cité par *Jeune Afrique*, 2 juillet 2007.

Le cœur rompu aux feux de la mer

Dispersées ses cendres dans l'univers (Bekri, 2002 : 56)

Sa poésie n'est plus une terre d'exil, elle devient une traversée imaginaire des temps et des espaces, elle sera dépositaire de valeurs humanistes. Elle est restructuration de ce qui a été défiguré par l'Histoire et les poncifs. Elle est quête inlassable de la modernité sur les traces des « ancêtres fondateurs ». Chez lui vont cohabiter le passé et le présent, les images du pays quitté et celles du pays d'accueil, se réconcilier le souffle brûlant du désert et le vent glacial du nord, l'éclat du soleil et la blancheur de la neige. Le paysage poétique de Bekri n'est pas seulement réminiscence ou nostalgie, il est reconnaissance : « Les arbres [bretons] me couvrent et je pense, je ne sais pas pourquoi soudainement à la palmeraie natale de Chenini, à ses jardins, où j'ai vécu petit » (Bekri, 2005 : 112).

Les différences des réalités géographiques et culturelles ont tendance à s'estomper comme si le référent n'est pas différent et l'implicite culturel facilement saisissable :

Au jardin du Luxembourg

Il revoyait ton ombre

Les grenadiers dans les caisses

Les palmiers les racines en l'air (Bekri, 2002 : 60).

Sans exotisme, l'oasis trouve un écho dans le jardin du Luxembourg. La juxtaposition, l'absence de ponctuation crée une contiguïté, des échos entre les deux lieux. L'écriture poétique est une odyssee qui rapproche les frontières et brouille les limites :

Je sens, chaque fois que j'écris, ce besoin profond du voyage réel ou imaginaire, comme une traversée nécessaire du temps et de l'espace, un besoin d'enchevêtrement des lieux et des souvenirs, une réécriture ou une relecture du passé le plus enfoui afin d'y puiser un regard attentif au présent. (Bekri, 1994 : 195)

Il fait sien la phrase de l'écrivain soudanais Taieb Salah : « Je suis un sud qui a la nostalgie du nord »<sup>4</sup>. Des rencontres, voire une réconciliation, sont devenues possibles entre l'ici et l'ailleurs, la neige et le soleil, la lumière et l'obscurité, la mer et le désert, le luth et la guitare, le désespoir et l'espoir :

Le soleil

arrive

au pied des portes de neige

---

4. « Images réciproques à travers quelques textes littéraires arabes et européens », *Conférence euro-arabe pour le dialogue des cultures, ALESCO, Paris, Paris, 15-16 juillet 2002*

de ton azur  
à l'aube des luths  
aux youyous des blessures des femmes  
étoiles maritimes  
guitares des âges à venir (Bekri, 1991 : 55)

Des liens privilégiés se créent entre deux mondes, deux cultures, exprimant des résonances particulières, une connivence secrète entre les personnes et les pays. Dans ces textes se rencontrent non seulement des espaces et des temps différents, mais y vivent et circulent non seulement Chebbi, Ibn Hazm, Darwiche, mais aussi Eluard, Saint-John Perse, Lorca, Ritsos, Pessoa, Hikmet. En parlant d'eux, il se raconte, se métaphorise. Il rassemble les éléments disséminés de son moi fragmenté pour en faire un sens.

Sans aller jusqu'à se sentir « plus libre à l'intérieur du français » (Bekri, 1991 : 55) pour reprendre Senghor, ou ayant fait de la « langue de l'exil sa patrie » (Semprún, 1994 : 313) ou même constitué sa personnalité à travers l'appropriation de la langue française (Semprún, 2003 : 35), Bekri opte pour la tension, l'interstice, qui va à l'encontre des ethnocentrismes linguistiques. Ce que le poète cherche à créer, c'est moins une langue, dans le sens d'un code reconnu par tout le groupe, qu'un style. Lors d'une rencontre autour du bilinguisme qui a eu lieu à Paris, en 2016, Bekri affirme : « J'habite une maison à deux fenêtres, à travers l'une je regarde ce que m'apporte la langue arabe, sa richesse, sa beauté, sa poésie, ses grands classiques, ses modernes aussi, à travers l'autre, la langue française, ce qu'elle a pu m'apporter et m'apporte encore comme ouverture sur le monde. »<sup>5</sup>. Le tunisien Abdelwaheb Meddeb reformule cette idée et affirme que « l'espace de l'entre-deux reste hospitalier. » (Martin, 2001 : 76)

Bekri a pour ambition de dé-provincialiser la langue maternelle, invitée à se penser comme une langue parmi d'autres et, à la limite, à se percevoir elle-même comme étrangère. Loin de chercher à réconcilier une langue avec une autre ou d'entrevoir une conjonction possible, le poète se reconnaît dans l'entre-deux langues, exprime à sa manière une certaine notion d'universalisme. Le poète de l'intervalle est voué à construire une autre voie/voix, une identité différenciée, construite sur la base du refus du provincialisme de la langue maternelle. Ainsi loin d'être apatride, il habite la patrie des lettres. Le poète opère une « reterritorialisation mythique et imaginaire » (Monleón Domínguez, 2007 : 183). Vivre cet entre-deux langues, autrement dit, vivre à la périphérie de la langue d'origine et vivre en marge de la langue d'adoption semble être la clé de voûte de la poétique de Bekri. Il construit sa propre énonciation et l'écriture devient une autre voie, une sorte de *catharsis* qui le mène à l'aboutissement de sa quête identitaire, car elle synthétise, par le biais de la mémoire et de la remémoration, toutes ses identités passées et présentes – exilé, poète, intellectuel, universitaire, essayiste.

---

5. « Tahar Bekri ou l'homme qui a la lune dans la tête », entretien conduit par Raffik Darragi, *La Presse littéraire*, Tunis, 5 et 12 mai 2002.

La langue hospitalière s'imprègne de rythmes et de sonorités autres, de constructions nouvelles et d'images insolites. En traversant les frontières physiques et métaphoriques, en passant d'une langue à l'autre ou d'un style à l'autre, ce poète de l'exil, ce passeur des mots, bouscule barrières et conventions. Son déracinement, au lieu d'être perte de repères, devient source de créativité qui enrichit la langue. Il renouvelle l'imaginaire social et les modes d'expression stylistiques :

L'invité a emporté avec lui ses mots et leurs couleurs, ses accents et ses rythmes, sa syntaxe et ses odeurs, sa respiration et son souffle, ses images et ses métaphores ses signes et leurs symboles, ses ciels et ses mers, ses sables et ses arbres, ses légendes et ses rêves comme cadeaux, offrandes bien modestes mais combien précieuses, car elles sont son corps et sa langue, l'âme de son être, sa vie. (Bekri, 1994 : 235)

Grâce à cette langue hospitalière, la Tunisie nous parle « de l'intérieur ». Elle se révèle, comme l'affirme Noiray à propos du Maghreb, « avec une franchise, une liberté, une impudeur même que l'usage d'une langue autre souvent favorise ses souffrances, ses rêves, ses fantasmes ses regrets » (Noiray, 1996 : 9). La parole poétique de Bekri ne dit pas seulement « les paroles arrachées au silence et à la mélancolie », mais le « chant fraternel, terre sans frontière » (Bekri, 1999 : 106) :

Très tôt, j'ai découvert que ma sensibilité était proche des poèmes que je lisais. La plupart des poèmes qui me touchaient étaient ceux que je trouvais sincères, ceux qui parlaient de sentiments vrais, qui me consolait, qui me donnaient l'impression qu'ils partageaient ma souffrance. (Bekri, 1999 : 104)

La parole poétique de ce passeur des mots s'élève contre le mythe de la tour de Babel, rêve « d'une langue unique [...] d'une humanité réunie avec elle-même » (Herrenschmidt, 2008 : 5). Parler autrement dans une autre langue et un autre style subvertit le fantasme de « l'un » qui « détermine toujours le regard posé sur soi-même et sur les autres » (Gadet et Varro, 2006 : 21). La langue de l'Autre lui permet non seulement d'interroger la condition humaine de l'exil, mais aussi de confronter les mondes et les rives pour mieux se (con)naître : « Les racines, c'est bien, mais l'essentiel, ce sont les fleurs » (Bekri, 1994 : 121).

Les poèmes de Bekri qui fleurissent dans la langue de l'Autre « représentent » des valeurs humanistes universelles et expriment en amont un réel complexe et pluriel. Combattant les clivages qui séparent les hommes, comme les tribalismes, les communautarismes, les nationalismes, les intégrismes religieux, sa poésie, chant polyphonique, devient une forme d'identité carrefour, faite de rencontres et de métissages, d'influences et de remodelages, permettant aux hommes de se reconnaître collectivement et affectivement dans la multiplicité et la variété. Non ancrée dans la valorisation d'une langue particulière, elle est plutôt fondée sur une manière d'être aux langues comme conscience de la diversité et de la pluralité des identités : « L'essentiel est de dire son humanité, de participer à la culture universelle »<sup>6</sup>.

---

6. Tahar Bekri, « Tahar Bekri se souvient », *Jeune Afrique*, 2 juillet 2007.



Cette poésie fraternelle, humaniste qui s'engage dans la dialectique du singulier et du commun, dessine subrepticement le sentiment identitaire qui ne saurait se réduire à la langue et à la culture traditionnelle. Loin de dire le « décalage léger et constant qui sépare ce qu'il dit de ce qu'il voudrait dire, dès qu'il parle de lui » (Sartre, 1948 : 19), le passeur des mots tend à décloisonner ses pensées, à réconcilier son être profond et sa langue d'expression. Les mots du souvenir, de la nostalgie, de l'intimité, de l'enfance, de la mère, qui ont défié le temps, gardé intactes les sensations, constituent la chair vivante de la langue de l'Autre. Le Sartre des Mots le dit si bien : « Cela tient à la nature du Verbe : on parle dans sa propre langue, on écrit en langue étrangère » (Sartre, 1964 : 135). Cette affirmation reprend l'idée proustienne selon laquelle un vrai écrivain écrit dans une sorte de langue étrangère.

La présence de soi dans la littérature, l'émergence d'une voix singulière, est enfin soulignée par Bekri lui-même dans un entretien en 1989 :

Il n'est pas rare de constater la lassitude qui gagne les écrivains maghrébins de langue française, ennuyés qu'ils sont de se voir continuellement interpellés presque exclusivement à propos de la question de langue. Comme pour ignorer ce que leurs œuvres expriment et disent. Le fait francophone finira par se dresser entre l'écrivain et son œuvre, s'il ne sert à un certain discours que pour évaluer une dimension du texte, fût-elle aussi grave et que aussi importante que la dimension de la langue. Il y a de fortes chances pour que cet écrivain devienne aphone ! Le risque est grand de ne pas réussir à être parfaitement à l'écoute de toutes ces voix qui veulent rompre le silence, même par le biais de la langue de l'Autre. (Bekri, 1989 : 36)

## Bibliographie

- Bekri, Tahar (1988), *Le cœur rompu aux océans*, Paris, L'Harmattan.
- Bekri, Tahar (1991), « Pour une poétique de la littérature maghrébine d'expression française », *Horizons maghrébins, Le droit à la mémoire*, n° 17, p. 76-79.
- Bekri, Tahar (1991), *Le Laboureur du soleil*, Paris, L'Harmattan.
- Bekri, Tahar (1994), *Littératures de Tunisie et du Maghreb*, Paris, L'Harmattan.
- Bekri, Tahar (1999), *De la littérature tunisienne et maghrébine et autres textes*, Paris, L'Harmattan.
- Bekri, Tahar (2002), *L'Horizon incendié*, Paris, Éditions Al Manar.
- Bekri, Thar (2016), « Reconstruire Babel », Kassab-Charfi, Samia et Rastier, François (dir.), *Mille Langues et une œuvre*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- Derrida, Jacques et Dufourmantelle, Anne (1997), *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy,
- Gadet, Françoise et Varro, Gabrielle (2006), « Le "scandale" du bilinguisme », *Langage et société*, n° 116 p. 9-28.
- Herrenschmidt, Clarisse (2008), « La Tour de Babel n'existe pas », Congrès Eurozine 2008 - Crosswords X Mots croisés, Revue Sens public, page consultée le 14 janvier 2022 : [http://sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic\\_CHerrenschmidt\\_\\_La\\_Tour\\_de\\_Babel\\_n\\_existe\\_pas.pdf](http://sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_CHerrenschmidt__La_Tour_de_Babel_n_existe_pas.pdf).
- Kéfi, Ridha (1997), « Tahar Bekri. La liberté de l'exil », *Jeune Afrique*, n° 1917.
- Laroussi, Foued (2004), « Écrire dans la langue de l'Autre ? Quelques réflexions sur la littérature francophone du Maghreb », *Glottopol, Revue de sociolinguistique en ligne*, n° 3, p. 181-189.
- Maingueneau, Dominique (2012), « Que cherchent les analystes du discours ? », *L'analyse du discours entre critique et argumentation, Revue électronique du groupe ADARR*, n° 9, page consultée le 14 janvier 2022 : <https://doi.org/10.4000/aad.1354>.
- Maingueneau, Dominique (2007), « L'idéologie : une notion bien embarrassante », *Contextes*, vol. 2, page consultée le 14 janvier 2022 : <https://doi.org/10.4000/contextes.189>.
- Martin, Patrice (2001), *La langue française vue d'ailleurs, 100 entretiens réalisés par Patrice Martin et Christophe Drevet*, Casablanca, Emina Soleil/Tarik Éditions.
- Monleón Domínguez, Ana (2007), « L'interculturalité dans l'univers poétique de Tahar Bekri », *Quaderns de Filologia. Estudis literaris*, n° 12, p. 179-194.
- Noiray, Jacques (1996), *Littératures francophones, 1, Le Maghreb*, Paris, Belin, 1996.
- Sartre, Jean-Paul (1948), « Orphée noir », préface, *L'anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, PUF.

Sartre, Jean-Paul (1964), *Les Mots*, Paris, Gallimard.

Semprún, Jorge (1994), *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

Semprún, Jorge (2003), *Vingt ans et un jour*, Paris, Gallimard.

Tounsi, Emna (dir.) (2020), *La Géopoétique de l'œuvre de Tahar Bekri*, Sfax, Med Ali Éditions.

Trabelsi, Mustapha (2012), « Voix et lyrisme dans *La Brûlante rumeur de la mer* de Tahar Bekri », *Interculturel Fancophonies*, Alliance française de Lecce, 21 juin-juillet 2012, p. 89-100.